

L'habitant, le maître et le blanc-bec. Quelques souvenirs de « Monsieur Séguin » *The “habitant”, the master and the novice: Memories of “Monsieur Séguin”*

Paul-Louis Martin

Volume 19, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082740ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1082740ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, P.-L. (2021). L'habitant, le maître et le blanc-bec. Quelques souvenirs de « Monsieur Séguin ». *Rabaska*, 19, 69–73. <https://doi.org/10.7202/1082740ar>

Résumé de l'article

Pendant une douzaine d'années, j'ai eu le privilège de côtoyer Monsieur Séguin, tout d'abord en tant qu'élève de son cours sur *L'équipement de la ferme canadienne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, qu'il donnait en 1966 aux Archives de folklore de l'Université Laval, puis en tant que collègue trois ans plus tard au sein de l'Institut national de la civilisation, sorte d'embryon d'un musée de l'homme mis sur pied par le ministre des Affaires culturelles de l'époque, Jean-Noël Tremblay. J'ai eu l'occasion à plusieurs reprises de le suivre sur le terrain, dans Charlevoix et en Mauricie et, par la suite, chez moi dans Kamouraska si bien que j'ai pu vivre en toute amitié ce rapport prolongé de maître à élève, de mentor hautement bienveillant et empreint de simplicité à l'égard du blanc-bec que j'étais.

L'habitant, le maître et le blanc-bec. Quelques souvenirs de « Monsieur Séguin »

PAUL-LOUIS MARTIN

Historien et ethnologue

Mes relations avec Robert-Lionel Séguin ont constamment été celles qui s'établissent naturellement entre un maître et ses élèves, un savant et ses apprenants, bref dans un rapport de grande écoute et de profond respect. Voilà pourquoi je n'ai jamais pu l'appeler autrement que « Monsieur Séguin », aujourd'hui comme hier.

Mon premier contact avec ce maître remonte à l'automne 1966, ou peut-être était-ce 1967... à l'occasion d'un cours sur *L'équipement de la ferme canadienne aux XVII^e et XVIII^e siècles* qu'il donnait à la faculté des lettres de l'Université Laval, sans doute à l'invitation des responsables des Archives de folklore. On était alors en pleine renaissance identitaire et je me passionnais depuis quelques années pour les meubles anciens, les vieilles maisons et l'ensemble de nos productions matérielles d'autrefois. Je souhaitais toutefois en apprendre un peu plus sur le monde rural des temps passés, moi qui n'avais connu que la vie urbaine, sans aucune relation ni parenté quelconque avec les gens de la campagne. Un vrai blanc-bec, en somme, né un peu avant le *baby-boom* et rejeton d'une des premières générations plantées en ville.

Le contenu du cours de Monsieur Séguin s'inspirait largement de sa publication sur le même sujet parue en 1959¹. Aux résultats de ses enquêtes sur le terrain et à sa collecte d'instruments, d'outils et d'objets de la vie agricole, le maître ajoutait la richesse impressionnante du dépouillement des archives notariales, des extraits des publications anciennes et de l'iconographie d'époque ; il nous présentait en somme une méthodologie complète de recherche apte à convenir à tous les sujets de culture matérielle et destinée à faire école.

Durant les pauses, avant et après le cours, de vives discussions abordaient les sujets de l'heure, le réveil nationaliste des Québécois, leur intérêt pour le folklore, les antiquités et les meubles anciens, mais la principale préoccupa-

1. Robert-Lionel Séguin, *L'équipement de la ferme canadienne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Montréal, Librairie Ducharme, 1959, 156 p.

tion du maître restait la collecte des objets témoins des pratiques rurales les plus anciennes. Il y avait chez Monsieur Séguin un amour de la paysannerie, une dévotion, dirait-on, pour le mode de production, la vie et la culture de l'habitant francophone du premier « Canada ».

Je ne retrouve maître Séguin que trois ans plus tard, à l'été 1969, après avoir été engagé comme ethnographe par la Commission des monuments et des sites historiques du Québec. Lorsqu'il me rend visite au Musée du Québec, dans une grande salle du troisième étage, j'y procède depuis quelques mois à l'inventaire descriptif et analytique des meubles et des objets domestiques de la collection Coverdale, acquise par le Québec deux ans plus tôt. On est très surpris, l'un et l'autre de se reconnaître et, pour ma part, très ravi de renouer avec lui. Quand je lui fais part de mon sujet de mémoire de maîtrise, la chaise berçante, sous la direction de Luc Lacourcière, et surtout quand j'ajoute que je viens d'effectuer un stage d'un an dans l'atelier d'un ébéniste et antiquaire de Deschambault, dans le comté de Portneuf, je sens croître chez lui approbation et intérêt à mon égard. Je crois qu'en bon ethnologue il apprécie cette expérience concrète de vie et d'enquête en milieu rural. D'autant plus lorsque nous partageons certains souvenirs de courses aux objets anciens dans les maisons, les vieux bâtiments et les vieilles granges des campagnes.

Je me rappelle que Monsieur Séguin est resté fort déçu de l'examen rapide des objets domestiques et des outils de la collection déposée dans cette grande salle. Quant aux meubles anciens, nombreux et pourtant dignes d'intérêt malgré la perte de leurs couleurs d'origine, je dois admettre qu'il leur a prêté peu d'attention : l'histoire des arts et des objets décoratifs se situait en somme un peu à la marge de son principal champ de recherche. On s'est quitté une fois de plus, sans autre cérémonie, chacun à son affaire.

De nouvelles retrouvailles surviennent pourtant quelques mois plus tard alors que nous sommes recrutés l'un et l'autre pour faire partie de l'embryon d'un musée de l'homme, appelé « Institut national de la civilisation ». Mis sur pied par le ministre des Affaires culturelles, Jean-Noël Tremblay, cet institut rassemble une dizaine de spécialistes des sciences humaines telles que l'anthropologie, l'archéologie, l'ethnologie, l'histoire, l'histoire de l'art et l'architecture. Pierre Lachapelle en est le directeur général, mais c'est l'ethnologue Jean-Claude Dupont qui en assure la direction scientifique. L'équipe comprend un spécialiste de la culture des Inuits, Charles Martyïn, le géographe Michel Gaumond, un anthropologue familier avec la culture matérielle des premières nations, Camil Guy, une muséologue, Thérèse Latour, et l'architecte naval François Cordeau. Monsieur Séguin est l'aîné du groupe, il est le seul à posséder une réputation déjà bien reconnue. L'historien de l'art Jean Simard rejoindra bientôt notre groupe à son tour.

L'Institut n'a pas vraiment de projet commun sauf celui de compléter l'inventaire de la collection Coverdale qui inclut de l'iconographie ancienne et des objets d'origine autochtone. Chaque professionnel peut développer ses champs d'intérêt si bien que Monsieur Séguin poursuit ses recherches en culture matérielle du Régime français et sa quête d'outils et d'instruments d'agriculture. Apprenant que je m'intéresse aux toits de chaume qui couvraient autrefois la plupart des dépendances agricoles et parfois même quelques maisons dans la vallée du Saint-Laurent, Maître Séguin m'invite à l'accompagner dans Charlevoix à l'occasion d'une de ses enquêtes de terrain. À Saint-Urbain, me promet-il, et dans les rangs environnants, il propose de me faire voir plusieurs granges à encorbellement et à toits de chaume qui subsistent alors dans le paysage. J'ai eu ainsi le privilège de voir Monsieur Séguin en pleine action, c'est-à-dire dans sa façon d'établir des rapports simples, conviviaux, un peu bonhommes et totalement sans prétention avec les habitants de la région. Si je me rappelle bien, le but premier de sa visite était de négocier l'acquisition d'un marche-à-terre qu'il comptait faire transporter chez lui à Rigaud pour compléter ainsi sa collection d'instruments de ferme. Plus tard, à une autre occasion, alors que je prévoyais visiter mes parents à Trois-Rivières et que lui retournait à Rigaud, il me proposa de le retrouver à Yamachiche où il me présenta l'un des derniers couvreurs en chaume, Joseph Bellemare, et où je découvris deux ou trois granges couvertes en chaume. Là encore, j'ai pu apprécier l'aisance et la simplicité du chercheur dans ses rapports avec « ses chers habitants ».

À la suite du changement de gouvernement, en 1970, l'Institut de la civilisation est dissous et disparaît du paysage culturel – les députés libéraux le qualifiaient malicieusement de « bécotte de Jean-Noël Tremblay », lui qui appartenait bien entendu au parti adverse, l'Union nationale. Mon poste d'agent culturel est alors versé au nouveau Service d'archéologie et d'ethnologie du ministère des Affaires culturelles. Les bureaux de cet organisme trouvent aussitôt place au 72, Côte-de-la-Montagne, et on le dote d'un atelier de conservation qui s'ouvre directement sur la Place Royale, en plein début des fouilles archéologiques précédant la restauration des bâtiments. Je partage dorénavant mon temps entre l'inventaire des sites archéologiques de tout le Québec, incluant les ateliers de potiers et, dans mes temps libres, l'achèvement de mon mémoire de diplôme d'études supérieures (DÉS) sur la chaise berçante².

De son côté, Monsieur Séguin a déjà rejoint la toute nouvelle Université du Québec à Trois-Rivières où il met sur pied son Centre de documentation en civilisation traditionnelle. C'est donc à ce titre de directeur de

2. Paul-Louis Martin, *La Berçante québécoise*, Montréal, Éditions du Boréal, collection « Histoire populaire du Québec », 1973, 174 p.

recherches et, bien sûr, de professeur à l'UQTR qu'il reprend contact avec moi à Québec au début de l'année 1972. Il s'enquiert de l'état d'avancement de mes recherches sur la berçante et me propose de participer à une première publication en ethnologie qu'il va piloter et qui sera publiée dans la collection des « Cahiers du Québec », aux éditions HMH.

J'ai grandement bénéficié de ses conseils pour concevoir mon article sur les « Chaises et chaisiers québécois », plus particulièrement en adoptant la méthode du maître qui combine mentions écrites, archives officielles, notariales, iconographie et témoins matériels. L'occasion était très belle d'inclure les résultats d'une enquête de terrain que j'avais faite dans les « hauts » de Bellechasse, à la suggestion de mon directeur de thèse, Luc Lacourcière. Celui-ci m'avait mis sur la piste d'une famille de chaisiers qui colportaient leurs produits dans tout le comté à partir de Saint-Raphaël. Après avoir montré à maître Séguin les résultats de mon enquête, et quelques petits dessins esquissés rapidement sur un coin de table, il me suggéra de faire redessiner la chaise Luneau et la voiture du colporteur Salomon Denault et aussi de creuser en archives les origines probables des chaisiers portant ce nom de Luneau. Ce que je fis par la suite avec pour résultat, d'une part, de repérer le « faiseur de chaises » Gabriel Luneau au recensement de 1744, dans la ville de Québec, et aussi de faire produire deux dessins de meilleure tenue par une bonne amie artiste, Huguette Marquis, conjointe à ce moment-là de Michel Lessard. Après cet épisode, je n'ai revu Monsieur Séguin qu'au lancement du cahier « Ethnologie québécoise I » l'automne suivant, pour le perdre de vue à nouveau durant quelques années³.

De nouvelles retrouvailles surviennent, trois ans plus tard, cette fois à Rivière-du-Loup où je viens d'inaugurer en juin 1975 le tout nouvel établissement que je dirige, le Musée d'archéologie de l'Est du Québec. J'y accueille avec grand plaisir Monsieur Séguin, qui est accompagné de son épouse, et je leur fais visiter l'immeuble d'une conception à la fine pointe de son type, incluant les expositions et les réserves. Je leur présente également mon équipe de professionnels qui comprend plusieurs ethnologues, André Proulx, Régis Jean et Alain Franck. Fidèle à son habitude, Monsieur Séguin est peu démonstratif quoique fort intéressé, mais les artefacts préhistoriques, les grattoirs et les pointes de flèche en silex semblent moins l'émouvoir. Je sens cependant son intérêt se manifester beaucoup plus fortement lorsque, en réponse à sa question à propos de ma petite famille et de ma résidence, je lui décris la grande maison-magasin de 1840 entourée de six dépendances agricoles que j'ai eu la chance d'acquérir deux ans auparavant. Aussitôt lancée, l'invitation

3. *Ethnologie québécoise I*, sous la direction de Robert-Lionel Séguin, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, « Ethnologie », 1972, 201 p. ; cf. [Paul-]Louis Martin, « Chaises et chaisiers québécois », p. 143-158, + 4 p. non numérotées.

de venir voir de plus près cet étonnant ensemble agricole est acceptée avec empressement, si bien que le couple Séguin inaugure littéralement ce jour-là une suite de visites amicales qui se répéteront tout au long des années 1970 à l'occasion de leurs tournées estivales régulières dans Charlevoix et dans le Bas-du-Fleuve.

Maître Séguin m'a fait bénéficier à chacune de ses visites de tout son savoir et surtout de son sens très aiguisé de l'observation : la moindre trace d'activité n'a pu échapper à son œil averti et à sa connaissance profonde des travaux de production. C'est lui qui a repéré sur le grenier de ma grande maison de 20 mètres de longueur les deux parties d'un appareil à tordre les filins pour fabriquer du câble, appareil que j'ai versé ensuite au Musée maritime de l'Islet ; lui qui m'a identifié tous les accessoires d'un métier à tisser qui gisait démembré dans un coin du grenier ; lui qui a identifié le logement saisonnier probable d'un « homme engagé » dans une partie de la grande laiterie ; lui qui a aussi resitué l'emplacement des tablettes et les traces murales des terrines servant à faire monter la crème ; lui qui m'a expliqué le processus de séchage de l'avoine et l'affectation des autres « parts » pour le blé et l'orge dans le vieux hangar à grains ; lui enfin qui a repéré, servant de seuil de porte, un véritable jambage de foyer en pierre de taille, à face bouchardée, pièce qui avait sans doute été extraite du grand âtre de la cuisine démolie en 1942. Tout cela, sans compter les conversations et les échanges sur une foule d'usages et d'occupations traditionnelles qui ont enrichi le blanc-bec que j'étais encore. J'ai évidemment reçu toutes ces précisions comme une sorte de complément d'enseignement universitaire.

Je n'ai malheureusement pas revu Monsieur Séguin peu de temps avant sa mort, mais j'ai participé de près, en 1979 et en 1988, au classement de ses archives et de sa collection à titre de biens culturels. De 1990 à 2005, j'ai eu le privilège, à la suite de Maurice Carrier, de succéder à mon tour au professeur Séguin et d'assurer l'enseignement de l'histoire de la culture matérielle à l'UQTR. La plupart de mes publications au cours de ces années et en particulier celle sur les trois siècles d'architecture populaire, *À la façon du temps présent*, témoignent éloquemment des leçons de mon maître⁴.

De son côté, madame Séguin a poursuivi la bonne habitude de venir nous saluer, mon épouse et moi, lors de ses passages à Saint-André-de-Kamouraska. Elle ne manquait pas de renouveler aussi sa provision de confitures de prunes de Damas qui évoquaient, disait-elle, le bon goût des habitants d'autrefois. Grâce à elle et à nos évocations tout au long de ces années 1990, et même quelques années plus tard, j'ai pu maintenir en vie les plus précieux souvenirs qui soient d'une relation faite de respect et d'amitié entre le maître et son élève.

4. Paul-Louis Martin, *À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, « Géographie historique », 1999, 390 p.